

8050 [2.]
EXTRAIT DU RECUEIL DES NOTICES ET MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE

HISTOIRE DES VILLES
DE LA
PROVINCE DE CONSTANTINE

PAR
L. Charles FÉRAUD
Interprète de l'armée d'Afrique

[2.]
GIGELLI



CONSTANTINE

L. ARNOLET, Libraire-Éditeur, rue du Palais

ALGER
BASTIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Place du Gouvernement

PARIS
CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR
30, rue des Boulangers

1870
919

nous fournit encore des détails pleins d'intérêt sur les circonstances qui précédèrent la mort de son chef, le commandant Horain.

« Aux avant-postes devant Gigelli, le 18 mai 1839.

« Ah ! frère, quel métier que le nôtre ! Depuis le 13 que je suis ici, que d'émotions diverses, que d'événements, que de douleurs poignantes. Tous les jours, frère, tous les jours sans exception, pendant des cinq et six heures de suite, des combats de géants ! car nous avons eu affaire à au moins quinze cents hommes et deux fois à quatre mille. Attaqués de toutes parts sur toute notre ligne beaucoup trop étendue pour notre petit monde, nous avons été obligés de charger à la baïonnette et nous l'avons fait avec un élan, une vigueur, dignes d'un plus grand théâtre. Livrés à nos propres ressources, nous avons fait des miracles, et cela nous a donné de la fierté dans l'âme. Ma compagnie a enlevé des positions couvertes de Kabiles qui se battent corps à corps, qui mordent à terre et meurent en frappant. Juge du combat par la perte. Dans les journées du 15 et du 17, j'ai perdu vingt voltigeurs. Mon sous-lieutenant est blessé... Ces Kabiles sont les soldats les plus braves de toute l'Afrique. Il y en a qui sont venus sur nos pièces, et qui ont été tués par la mitraille à dix pas. Le cadavre du père était tombé ; les deux fils se sont fait tuer dessus à coups de baïonnettes. Ce n'est déjà pas si sauvage ; en civilisation, on ne fait pas mieux que cela..... A l'exception de l'assaut de Constantine, je n'ai rien vu de comparable aux combats que nous livrons ici.

Depuis le 13, je ne me suis pas couché, je n'ai pas

l'assassin du commandant Salomon (1); deux hommes furent tués et quinze blessés. Le lendemain 15, le lieutenant-colonel Bedeau fit rechercher un gué vers l'embouchure de la Soummam, et reconnaître la plaine du côté des Mezzaïa. Mais, deux journées de pluie forcèrent les troupes à rester en position, le gué étant impraticable. Enfin, le 17, des nouvelles de Gigelli arrivèrent au commandant supérieur; cette ville était occupée; il était donc inutile de continuer des opérations aux environs de Bougie.

Dans le récit des faits qui signalèrent les débuts de l'occupation de Gigelli, nous nous sommes arrêtés au combat du 17 mai; nous reviendrons à cette date pour en continuer l'exposition. Les pertes de la journée du 17 et la nécessité de hâter les travaux de défense, forcèrent le commandant de Salles à demander des secours au lieutenant-colonel Bedeau, qui n'hésita pas un moment à lui envoyer deux compagnies du 2^e bataillon de la légion étrangère, sous les ordres du chef de bataillon Honvaux. De son côté, le Gouverneur général fit partir d'Alger pour Gigelli, le 22 mai, une nouvelle compagnie d'infanterie, des approvisionnements en vivres et en munitions, ainsi que deux blockaus démontés. L'un de ces blockaus fut placé dans le fort Ste-Eugénie, le second fut établi sur la crête, entre le fort St-Ferdinand et la redoute Galbois, en un point qui prit le nom de fort Horain.

Le 26 mai, on s'attendait à une attaque nouvelle, que les espions avaient annoncée dans leurs rapports, et des dispositions furent prises pour la repousser. L'attaque

(1) Voir, au sujet de ce chef indigène, notre histoire de Bougie.

eut lieu, en effet, mais elle fut sans importance ; deux groupes de Kabiles, qui paraissaient n'être composés que d'environ 200 hommes chacun, se présentèrent en avant du fort Horain et du fort Duquesne. Quelques coups de canon suffirent pour les éloigner.

L'état des travaux de défense était fort avancé le 1^{er} juin : le fort Duquesne, armé de deux pièces de 12, était entièrement revêtu ; il renfermait une baraque pour une compagnie et une maison pour les officiers. Le fort Ste-Eugénie pouvait résister ; la redoute Galbois avait été armée de deux pièces de 4, et on travaillait toujours à en perfectionner les moyens de défense ; elle renfermait une baraque pour le logement d'une compagnie. Le fort Horain, placé en avant sur une crête rocheuse, était construit en maçonnerie ; un chemin couvert le reliait au fort Galbois.

En arrière de cette ligne, on avait relevé le mur d'enceinte de la ville, et transformé en poudrière la tour génoise. Une nouvelle batterie, destinée à battre la rade et la petite plaine qui s'étend au sud-est de la ville, était en construction. Dans la ville même, on avait établi, sous le nom de Kasba, une sorte de réduit ; une ancienne mosquée, transformée en hôpital, pouvait recevoir 50 ou 60 malades ; enfin des magasins, loués aux propriétaires indigènes, avaient été aménagés pour les besoins des services administratifs.

Pendant la nuit du 2 au 3 juin, une vive fusillade s'engagea sur tout le développement des positions du Djebel-Aïouf. Dans la journée précédente, une reconnaissance conduite dans la direction du cap Cavallo, à l'ouest de la ville, avait permis de constater la réunion d'un grand

nombre de Kabiles. Aussi ne fut-on pas surpris par cette tentative, et même pour répondre à cette attaque nocturne, le commandant supérieur de Salles ordonna de marcher contre les assaillants qui, partout, furent culbutés. Pendant l'action, nous eûmes sept hommes mis hors de combat.

La nuit suivante, une nouvelle attaque eut lieu, mais cette fois, on jugea inutile de marcher asecours de la position attaquée, dont la défense semblait assurée. Les Kabiles, de leur côté, au lieu de se porter en masse contre le Djebel-Aïouf, tentèrent de se glisser par la coupure qui existe entre le fort Ste-Eugénie et le fort Duquesne, et de venir attaquer le camp lui même, en arrière de la ligne de défense. Les troupes restèrent sur le front de bandière. Quatre coups de canon tirés à mitraille suffirent pour faire reculer les Kabiles, qui durent repasser sous le feu du fort Duquesne, dont les pièces, chargées également à mitraille, leur firent éprouver des pertes nombreuses.

« Ces attaques de nuit, écrivait le commandant de Salles, semblent indiquer que l'ennemi n'a plus l'espoir de nous chasser de nos positions ; qu'il veut seulement nous inquiéter. La tranquillité renaîtra peu à peu, et nos relations ne tarderont pas, j'en suis convaincu, à être renouées. Les Kabiles savent que notre front et notre droite sont inabordables. »

Afin d'assurer la gauche et de relier le fort Ste-Eugénie au fort Duquesne, on éleva un blockaus entouré d'un parapet qui prit le nom de fort Valée; enfin, une petite maison crénelée en avant du fort Ste-Eugénie, compléta la série des ouvrages de défense du Djebel-Aïouf.

Dans la nuit du 8 au 9 juin, les forts furent vigou- reusement attaqués encore ; mais les défenseurs, abrités par les parapets, n'eurent qu'un homme tué. Le lendemain, les Kabiles découragés s'éloignèrent.

La défense de Gigelli assurée, on s'occupa de faire l'installation des troupes dans l'intérieur de la place, et d'y préparer leur établissement définitif. La ville n'était alors qu'un amas de masures kabiles, grises et ternes comme le rocher sur lequel elles reposaient et avec lequel elles se confondaient de loin ; les rues à peine tracées, les murs crevassés, renversés. Ce misérable assemblage de huttes préparait tristement à l'aspect have et flétri, à la vue de la détresse déguenillée des malheureux habitants indigènes, qui végétaient dans la plus hideuse malpropreté. Grâce à l'initiative du commandant de Salles et aux travaux actifs de ses soldats, la ville changea rapidement d'aspect. Le mur du front de terre fut complètement réparé. Sur le quai du nord-ouest, qui prit le nom de quai de Beaufort, on établit une grande batterie en arrière de laquelle on construisit une baraque pour le logement d'une compagnie, et qu'un mur crénelé mit à l'abri de toute attaque. Un débarcadère et une rampe pour y arriver furent établis : une maison voisine resta affectée au service de la douane. Pour protéger la ville des deux côtés de la mer, on commença la construction de murs et de parapets, auxquels les premières assises d'anciennes constructions romaines servirent de fondations. On fit alors rentrer dans l'intérieur de la ville les troupes de la garnison, campées jusque-là. Dès le 13 mai, un capitaine avait été chargé des fonctions de commandant de place ; deux chaouchs assuraient sous ses